1789, fut nommé colonel en 1794, puis commandant d'un corps de chasseurs de Croatie, et prit part, en 1796, à la campagne du Rhin sous le commandement de l'archiduc Charles. Promu général-major en 1797, il remporta, deux ans plus tard, à Feldkirch, un avantage marqué sur Oudinot et Masséna, et reçut, en 1800, le grade de maréchal-lieutenant. Pendant la guerre de 1805, Jellachich fut chargé de défendre le Vorarlberg; mais, à la suite de la défaite essuyée à Ulm par les Autrichiens, il se vit enveloppé par les Français, et le général Wolfskehl, qui commandait sous ses ordres, consentit à se rendre avec ses troupes à Augereau. En 1808, Jellachich prit le commandement d'une division à Agram, mais s'en démit peu après.

JELLACHICH DE BUZIM (Joseph, baron DE), général autrichien, ban de Croatie, fils du précédent, né à Peterwardein (Slavonie) en 1801, mort à Agram en 1859. En sortant de l'école militaire de Vienne, en 1819, il entra dans l'armée autrichienne avec le grade de sous-lieutenant de dragons, cultiva la poésie dans ses loisirs de garnison et publia, en 1825, un recueil de vers. Nommé capitaine-lieutenant en 1830, major en 1837, puis lieutenant-colonel dans un régiment-frontière du Banat, il était colonel depuis 1842, lorsqu'il eut à combattre les bandes bosniaques qui infestaient les frontières de la Croatie. Il fit preuve, dans ces circonstances, d'autant de décision que d'habileté (1845), et acquit une grande popularité en Croatie par l'énergie avec laquelle il mit un terme aux déprédations de ces brigands. Les événements de 1848 permirent bientôt à Jellachich de déployer toute l'énergie de son caractère et de donner carrière à son ambition. A cette époque, la Croatie avait été réunie à la couronne de Hongrie malgré ses habitants qui, séparés des magyares par la race, le langage, les mœurs, supportaient avec une extrême impatience la suprématie étrangère. D'un côté, les Croates étaient profondément irrités de ce que, dans les actes du gouvernement, on se servît exclusivement de la langue des magyares, et de ce que ceux-ci servissent d'intermédiaires entre l'empereur et eux. D'un autre côté, les Hongrois, tout en réclamant pour eux l'indépendance, n'avaient rien stipulé pour les races slaves de la Croatie et de la Dalmatie, de sorte que les Croates pouvaient redouter, de la part de ces derniers, une oppression d'autant plus lourde qu'elle serait sans contre-poids. Loin de calmer ces inquiétudes, Jellachich les accrut encore et persuada aux Croates que le salut de leur nationalité tenait à la conservation de l'Autriche. En conséquence, ces derniers envoyèrent une députation à Vienne pour déclarer à l'empereur Ferdinand que la Croatie était prête à donner son sang et ses biens pour le maintien de l'intégrité de l'empire, et pour demander que Jellachich devînt leur ban. L'empereur, enchanté de trouver, dans un moment aussi critique, de telles dispositions dans une partie de ses sujets, s'empressa de nommer Jellachich ban de Croatie, conseiller privé et général commandant en chef des districts du Banat, de Waradin et de Carlstadt. Le nouveau ban, au comble de ses vœux, se trouva néanmoins en présence de nombreuses difficultés. « D'abord, dit M. A. d'Héricourt, les Croates n'étaient pas tellement unis que l'on ne pût craindre des divisions excitées par des chefs jaloux. En outre, l'un des ministres de l'empereur (Bathyani) était Hongrois, et il était probable qu'il emploierait son influence à renverser un ban que ses connaissances militaires devaient rendre redoutable à ses compatriotes. Jellachich triompha, mais non sans peine, de tant d'obstacles. Il alla sans armes trouver les Croates mécontents et réunis, leur expliqua ses projets, et fut reconduit par eux en triomphe. Sommé par le ministère de rendre compte de sa conduite, il vint à Vienne à la tête d'une escorte nombreuse, refusa de s'expliquer en présence du ministre hongrois et obtint une audience publique de l'empereur, avec qui on redoutait qu'il n'eût une entrevue secrète. Il parla modestement de ce qu'il avait fait, déclara qu'une population aussi importante que les Slaves ne pouvait être sacrifiée aux intérêts d'une poignée de Hongrois, et ajouta qu'il venait resserrer plus étroitement que jamais les liens qui unissaient la Croatie à l'empire, dont le salut n'était qu'à ce prix. Son discours persuasif et éloquent eut un succès complet : l'empereur fut ému, des applaudissements éclatèrent, et l'archiduc Jean vint serrer Jellachich dans ses bras. On convint que le ban conserverait son autorité, mais que l'édit qui l'en dépouillait ne serait pas encore rapporté. Le soir, la population de Vienne se pressait sous ses fenêtres; il prononça une nouvelle harangue et la termina par ces mots qui furent couverts d'applaudissements : « Je veux, mes » frères, une Autriche grande, forte, puis» sante, libre et indivisible. Vive notre belle » patrie! Vive l'Allemagne! » Comptant sur les promesses de la cour, Jellachich se tint prêt à commencer les hostilités contre les Hongrois; il parcourut la Croatie et les autres provinces slaves de l'empire, recueillant partout de nombreuses preuves de patriotique sympathie. » Cependant le faible Ferdinand, craignant une rupture avec la Hongrie, hésitait encore à rapporter l'édit qui privait le ban de sa dignité; mais celui-ci, sûr de l'approbation tacite de la cour, continuait ses armements, obtenait des diètes slaves des subsides et une armée de 40,000 hommes, recevait de l'administration autrichienne des munitions et de l'artillerie; enfin un édit du 4 septembre 1848 lui rendait, en récompense de ses services, ses dignités et ses fonctions. Cinq jours plus tard, Jellachich déclarait la guerre à la Hongrie et commençait les hostilités. Battu près d'Ofen, après un sanglant combat, il conclut un armistice pendant lequel il opéra sa retraite de façon à faire sa jonction avec Windischgrätz, marcha avec lui sur Vienne, où venait d'éclater une révolution, et prit une part active à la prise de cette ville insurgée (2 novembre). Bientôt après, il pénétrait de nouveau en Hongrie avec Windischgrätz. Il remporta quelques succès, fut nommé général d'artillerie, reçut l'ordre de descendre la rive droite du Danube et de protéger, contre l'insurrection madgyare, les provinces méridionales de l'empire, força Bem de se replier devant lui, mit garnison dans Bàcska, puis fut complétement battu par Bem à Hegyes le 14 juillet 1849. Il s'occupait de réorganiser ses troupes lorsque la Hongrie succomba devant l'intervention russe et surtout par la trahison de Gœrgei. Lorsque la lutte fut terminée, Jellachich retourna à Agram, en qualité de gouverneur civil et militaire de la Croatie et de la Slavonie. En 1853, il reçut le commandement d'un corps d'observation envoyé par le gouvernement autrichien sur la frontière du Monténégro. Enfin, en 1855, il reçut de l'empereur François-Joseph le titre de comte. Jellachich, dans sa carrière brillante et mouvementée, a montré plus d'habileté, de finesse et de décision politique que de grands talents militaires. En 1851, il donna une édition de ses poésies, parmi lesquelles on remarque ses chants patriotiques et une piquante satire du vieux système militaire, intitulée : *Chanson de garnison*, qui obtint un grand succès.

JELLETITE s. f. (jèl-le-ti-te). Minér. Espèce de grenat dont la forme est altérée.

— **Encycl.** Cette forme altérée de grenat se rencontre, dit-on, en prismes rhombiques avec des angles de 60°, dont le supplément, 120°, est l'angle du dodécaèdre rhomboïdal. La densité de la *jelletite* est de 3,741; sa dureté de 7 environ. On la rencontre en incrustations jaunâtres ou légèrement verdâtres. Elle a une structure compacte. D'après Wright, elle renferme 38,09 de silice, 33,41 de sesquioxyde de fer, 28,61 de chaux. Cette analyse, si l'on considère le fer comme existant en partie à l'état de protoxyde, correspond à la formule du grenat.

JELLINEK (Adolphe), théologien et philologue autrichien, né à Drslowitz (Moravie) le 26 juin 1820. Il est le frère du malheureux Hermann Jellinek, fusillé, en 1849, à Vienne, pour avoir pris part au mouvement révolutionnaire de cette année. D'origine israélite, il fut, par ce fait, conduit à étudier fort jeune le *Talmud*. Il vint compléter son instruction à Paris, puis à Leipzig, où il suivit des cours de langues orientales. En 1845, Jellinek devint prédicateur de la colonie israélite de Leipzig. Il acquit bientôt une grande influence sur ses coreligionnaires d'Allemagne, et son nom se répandit rapidement dans toute l'Europe. Parmi ses nombreux ouvrages sur la religion juive, sur la cabale et sur la littérature juive ou orientale, nous citerons : une traduction, accompagnée de commentaires, de la *Kabbale* de Frank (Leipzig, 1844); *Recherches historiques sur la Kabbale* (Leipzig, 1851-1852); *Moses-ben-Schem-Tob de Léon et ses rapports avec le Sohar* (Leipzig, 1851); *Choix d'écrits de mystique cabalistique* (Leipzig, 1852-1853); *Midrasbhele eskera* (Leipzig, 1853); *Betha midrasch* (Leipzig, 1853); *Saint Thomas d'Aquin et la littérature juive* (Leipzig, 1853); *Documents pour servir à l'histoire des croisades*, d'après les manuscrits hébreux (Leipzig, 1854); *Sefat Chachamin* (1846-1847); *Introduction à Chobot-ha-Lebabot* (1846); *Poëme religieux de Salomon ibn Gabriol*, édition critique; *Dictionnaire Maarich* de Menahem de Lousam (1853); *Dialogues sur l'âme*, de Galien (1852), et de nombreux *Mémoires* insérés dans le journal l'*Orient*. Enfin M. Jellinek a collaboré activement à deux publications juives, le *Journal du sabbat* (1845-1846) et l'*Univers israélite*. Ses sermons ont aussi été réunis sous le titre de *Recueil* (Vienne, 1862-1866, 3 vol.).

JELLINGE, paroisse de Danemark, préfecture de Veile, dans le Jutland. C'était, au Xe siècle, un grand domaine royal où résidait Goruc le Vieux, fondateur de la monarchie danoise. Dans les environs de Jellinge, au milieu d'une lande déserte, le roi Frode Fredegod déposa un riche bracelet d'or, qui demeura à la même place pendant plusieurs années, preuve manifeste, suivant lui, de la sécurité et de la tranquillité dont le pays, naguère si troublé, jouissait sous son règne. Jellinge est remarquable par les deux grands *tumuli* où furent inhumés le roi Goruc et la reine Thyre, sa femme; et par les deux pierres runiques qui s'y rattachent, pierres que l'on regarde comme les plus curieux monuments du paganisme dans tout le Nord. Le roi Frédéric VII a fait pratiquer des fouilles suivies dans le tumulus de Goruc et restaurer l'intérieur dans son style primitif.

JÉLODIS s. m. (jé-lo-diss). Entom. Syn. de JALODIS.

JEMALABAD, ville de l'Indoustan anglais. V. DJEMALABAD.

JEMBLET s. m. (jan-blè). Techn. Partie du moule du fondeur.

JEMMA-O, le juge des enfers dans la religion japonaise. Il voit, reflétées dans un grand miroir placé devant lui, les actions les plus secrètes de chaque mort qui s'avance devant son tribunal, et se montre inexorable, à moins, toutefois, qu'Amidas n'intercède en faveur du coupable. Dans la pagode de ce dieu redoutable, près de Méaco, on le voit représenté entre deux grands diables hideux, dont l'un écrit les mauvaises actions des hommes, que l'autre semble lui dicter.

JEMMAPES, ville de Belgique, prov. de Hainaut, arrond. et à 5 kilom. O. de Mons, sur la Haine; 5,000 hab. Centre d'un important bassin houiller; forges pour la confection des instruments et machines employés dans les mines. Raffineries de sel et savonneries; brasseries, tanneries, élève de chevaux. Grande victoire des Français sur les Autrichiens, le 6 novembre 1792. Sous la première République et le premier Empire, cette ville donna son nom à un département français, compris entre ceux de l'Escaut et de la Dyle au N., de Sambre-et-Meuse à l'E., du Nord et des Ardennes au S. Ch.-l. : Mons; sous-préfectures : Tournai et Charleroi.

Jemmapes (BATAILLE DE). La campagne de l'Argonne, couronnée par la victoire de Valmy (v. ARGONNE), avait sauvé la France de l'invasion et des fureurs de l'émigration; mais la Belgique était encore occupée par l'armée autrichienne, et tant qu'on ne l'aurait pas refoulée plus loin de nos frontières, on pouvait croire que le danger n'avait été que momentanément conjuré. Le principal corps de l'armée autrichienne était commandé par le duc Albert de Saxe-Teschen, et c'est contre lui que Dumouriez, commandant en chef de l'armée française, résolut de porter ses premiers coups. Il commença par le tourner, afin de le séparer de Clairfayt, et ordonna au général Valence, placé le long de la Meuse, de marcher de Givet sur Namur et sur Liége avec l'armée des Ardennes, forte de 18,000 hommes; le général d'Harville, avec 12,000 autres, devait manœuvrer entre la grande armée et Valence, pour tourner l'ennemi de plus près. C'étaient là les dispositions de Dumouriez sur sa droite; sur sa gauche, La Bourdonnaye avait ordre de se porter de Lille sur Anvers, en parcourant la côte de la Flandre, puis de longer la frontière hollandaise et de joindre la Meuse à Ruremonde. La Belgique allait ainsi se trouver enfermée dans un cercle dont Dumouriez occupait le centre avec une masse de 40,000 hommes, capable d'écraser les ennemis sur le premier point où ils se rencontreraient avec les Français. Il était temps, en effet, d'arrêter les Autrichiens; déjà le duc Albert avait jeté des divisions sur divers points de notre frontière, forcé le camp de Maulde et bombardé, mais inutilement, la ville de Lille; il se rabattait sur Valenciennes, où il se promettait une éclatante revanche, lorsqu'il apprit le retour de Dumouriez au milieu de son armée. A cette nouvelle, il se replia vers ses retranchements de Mons, suivi de près par Dumouriez. Le général Valence, retardé dans sa marche, n'ayant pu empêcher Clairfayt de rejoindre le duc Albert avec 12,000 hommes, Dumouriez rapprocha de lui la division d'Harville, porta ses troupes entre Quarouble et Quiévrain, et déboucha, le 3 novembre (1792), devant le moulin de Boussu. Il ordonna aussitôt à son avant-garde, commandée par le brave Beurnonville, de repousser l'ennemi posté sur les hauteurs. Cette avant-garde, composée en partie d'infanterie belge, attaqua sans ordre et fut repoussée avec perte par les hussards autrichiens; Dumouriez, comprenant la nécessité de ne pas reculer au début, reporta Beurnonville en avant, et le fit appuyer par le général Dampierre. Cette seconde attaque fut irrésistible, et tous les postes ennemis furent emportés à la baïonnette. Le 5 novembre au soir, Dumouriez se trouva en face des Autrichiens, retranchés d'une manière formidable sur les hauteurs qui bordent la ville de Mons. Sur ces hauteurs, disposées circulairement, s'élèvent les trois villages de Jemmapes, Cuesmes et Berthaimont; les deux premiers étaient occupés par Clairfayt, le troisième par Beaulieu. Le duc Albert, qui s'attendait à être attaqué dans cette position par les Français, n'avait rien négligé pour s'y rendre inexpugnable. Des pentes rapides, des bois, des abatis, 14 redoutes, 100 bouches à feu rangées en amphithéâtre, et 28,000 Autrichiens, protégeaient ces positions et en rendaient l'abord presque impossible. Le bois qui s'étendait au-dessous des hauteurs était rempli de chasseurs tyroliens, et la cavalerie, placée dans l'intervalle des coteaux, massée surtout dans la trouée qui séparait Jemmapes de Cuesmes, s'apprêtait à déboucher et à fondre brusquement sur nos colonnes, que foudroyait déjà le feu des batteries.

Dumouriez arrêta les dispositions suivantes : le général d'Harville, qui venait de rejoindre le corps de bataille, reçut ordre de longer les positions de Beaulieu, à l'extrême droite de notre ligne, de les tourner et d'aller ensuite occuper les hauteurs en arrière de Mons, afin de couper la retraite aux Autrichiens. Beurnonville, formant en deçà la droite même de notre attaque, avait pour objectif le village de Cuesmes; au centre, le jeune duc de Chartres, depuis Louis-Philippe, devait aborder Jemmapes de front et pénétrer, s'il était possible, par la trouée qui séparait Jemmapes de Cuesmes. Enfin le vieux général Ferrand, chargé du commandement de notre gauche, était chargé de traverser le petit village de Quarégnon pour se porter sur le flanc de Jemmapes. Toutes ces attaques devaient s'exécuter en colonnes par bataillons; par derrière et sur les côtés notre cavalerie se tenait prête à les soutenir; l'artillerie avait été établie de manière à prendre les redoutes en flanc et à éteindre leurs feux s'il était possible. Derrière le ruisseau de Wame, se tenait une réserve d'infanterie et de cavalerie. Dumouriez avait environ 40,000 hommes à opposer à 28,000, mais ceux-ci étaient protégés par les plus formidables moyens de défense. Les deux armées étaient rangées en demi-cercle et parallèlement, à peu près également éloignées l'une de l'autre dans tous leurs points, et séparées par un intervalle de 2,000 mètres environ. Mais, sans parler de leurs retranchements, les Autrichiens avaient l'immense avantage de dominer partout les positions occupées par l'armée française.

Dès le matin du 6 novembre (1792), une canonnade terrible s'engagea sur le front des deux armées, mais beaucoup plus meurtrière pour nous que pour les ennemis; puis Dumouriez envoya aux généraux Ferrand et Beurnonville l'ordre de commencer l'attaque, le premier sur notre gauche, le second sur notre droite; le général en chef se tint de sa personne au centre, attendant le moment favorable pour agir, c'est-à-dire lorsque d'Harville, s'élevant sur les derrières de l'armée autrichienne, lui aurait fermé le chemin de la retraite. Le général ne put aborder que mollement les Autrichiens; il fut obligé de marcher à travers des prairies marécageuses, coupées de fossés, qui empêchèrent son artillerie de le suivre, et il dut la laisser en arrière, chargée à mitraille. Il continua néanmoins à s'avancer résolûment, la baïonnette en avant. Ayant eu son cheval tué sous lui, étant même blessé à la jambe, le vieux et intrépide général se plaça à pied à la tête de ses grenadiers et raffermit leur courage par son exemple. De son côté, Beurnonville, arrêté par le feu bien nourri de 5 redoutes voisines de Cuesmes et marchant à travers un pays coupé, voyait le succès de sa manœuvre compromis, lorsque Dumouriez, dont le coup d'œil embrassait toutes les opérations de son armée, envoya son fidèle Thouvenot à l'aile gauche pour décider le succès. Thouvenot, faisant suspendre une canonnade inutile, traverse Quarégnon, tourne Jemmapes, puis, marchant directement au but, tête baissée et la baïonnette au bout du fusil, il gravit les hauteurs de côté et arrive sur le flanc des Autrichiens. Pendant ce temps-là, le général Dampierre, volant au secours de Beurnonville, accomplissait des prodiges de valeur. A la tête des régiments de Flandre et des bataillons de Paris, qu'il précède de cinquante pas, il se jette sur la gauche de l'ennemi, enlève les deux premières lignes de redoutes, tourne leurs propres canons contre les Autrichiens et fait 1,300 prisonniers. Tandis qu'il s'avançait ainsi intrépidement à la tête de ses troupes, il remarqua auprès de lui un vétéran qui pleurait en prononçant le nom de son fils. Dampierre l'interroge : « Je m'appelle Jolibois, lui répond le vétéran; mon fils, volontaire du 1er bataillon de Paris, a déserté ses drapeaux, et je viens ici réparer son honneur et le mien. » Dampierre consola le vieux patriote et lui promit une sous-lieutenance. En effet, Jolibois fut nommé officier sur le champ de bataille.

Dumouriez, voyant l'ennemi ébranlé sur ses deux ailes, se décide alors à commencer l'attaque de front et porte tout son centre sur Jemmapes : « Voilà les hauteurs de Jemmapes, crie-t-il à ses soldats, et voilà l'ennemi : l'arme blanche et la baïonnette, c'est la tactique que vous allez employer pour y parvenir et pour vaincre! » Les soldats lui répondent en entonnant la *Marseillaise*; Dumouriez les lance dans la plaine, puis il vole à l'aile droite. En traversant l'espace qui les séparait des Autrichiens, les bataillons perdirent leur alignement; quelques escadrons ennemis s'étant subitement présentés au centre de la position, au lieu où le chemin qui conduisait à Jemmapes formait une ouverture au milieu du bois, il y eut un moment d'hésitation dans les colonnes d'attaque. Les Autrichiens s'en aperçoivent, chargent et rompent notre ligne; un simple domestique la rétablit : Baptiste Renard, valet de Dumouriez, obéissant à une inspiration qui annonçait un caractère bien au-dessus de sa position, se précipite vers le point où se produisait le tourbillonnement, rallie l'infanterie, fait avancer 7 escadrons qui étaient en arrière et rétablit le combat. Déjà le mouvement rétrograde s'était communiqué aux troupes les plus voisines; trois colonnes s'étaient arrêtées sous les flots de mitraille vomis par les redoutes; le général Drouet était blessé à mort, et ses colonnes commençaient à se confondre, présage certain d'une fuite prochaine. Le duc de Chartres se jette alors

dans cette mêlée confuse, en forme une masse en colonne, lui donne le nom de *bataillon de Jemmapes* et la précipite de nouveau contre les retranchements. Les généraux Stetenhofen et Desforêts, les deux Frégeville, les colonels Nordmann et Fournier suivent le prince et entrent avec lui dans les redoutes, que l'élan irrésistible de nos soldats a enfin arrachées aux Autrichiens. En même temps, Ferrand, qui a laissé ses canons en arrière, et qui n'a plus avec lui que 6 bataillons, pénètre néanmoins dans le village de Jemmapes. Mais, à droite, Beurnonville et Dampierre éprouvent plus de résistance : ils rencontrent des obstacles terribles dans le feu de la place, l'artillerie des redoutes et les charges de la cavalerie ennemie. Alors Dumouriez, qui est accouru sur ce point, se met à la tête de ses bataillons, qui entonnent de nouveau l'hymne des combats, les entraîne à sa suite, les lance sur les retranchements, et, renversant tout devant lui, enlève enfin le village de Cuesmes. Il était temps que ce succès décisif vînt ranimer ses espérances, car, incertain de ce qui se passait au centre, il songeait déjà à terminer brusquement cette attaque ou à replier son aile droite, afin de s'en servir pour protéger la retraite du centre si un mouvement rétrograde devenait nécessaire. Comme il accourait au galop sur ce dernier point, suivi de quelques escadrons, pour se rendre compte de ce qui s'y était passé, il fut rencontré par le jeune duc de Montpensier, frère du duc de Chartres, qui accourait de son côté pour lui annoncer que Jemmapes était emporté.

Ainsi la victoire était complète sur tous les points, et le général Clairfayt ne pouvait plus opposer de résistance. Il céda donc le terrain après une énergique défense, en abandonnant à Dumouriez une victoire chèrement disputée. Le général d'Harville, chargé de tourner les Autrichiens par Berthaimont, afin de leur couper la retraite, ne comprit que confusément cet ordre, qui, d'ailleurs, n'était pas assez clair, et Clairfayt put, sans être trop inquiété, se retirer sous la protection de Beaulieu, qui n'avait pas été entamé. Tous deux prirent alors la route de Bruxelles, que d'Harville ne leur avait pas fermée. La bataille de Jemmapes avait coûté aux Autrichiens 4,500 morts ou blessés et environ 1,500 prisonniers; Dumouriez prétendit n'avoir perdu que 500 hommes, mais c'était là un euphémisme ridicule, dont le firent repentir les couplets satiriques de la petite presse de l'époque. Après une victoire si disputée et si sanglante, contre un ennemi abrité par des retranchements formidables, il est permis de croire, et des relations impartiales l'attestent, que la perte fut à peu près égale de part et d'autre. L'effet n'en fut pas moins prodigieux en France et en Europe; partout on parla avec admiration de cette artillerie bravée avec tant de sang-froid, de ces redoutes assaillies avec tant d'audace, et l'on peut dire que c'est de Jemmapes que date le prestige terrible qui entoura la République. Mons, Tournay, Gand, Bruges et Bruxelles nous ouvrirent aussitôt leurs portes et accueillirent les Français comme des libérateurs; heureux le héros de cette grande journée, s'il n'avait pas, si peu de temps après, flétri ses lauriers par la révolte et la désertion!

JEMMAPES, bourg, ou plutôt colonie agricole de l'Algérie, province de Constantine, arrond. et à 38 kilom. de Philippeville; ch.-l. de cercle; 1,102 hab., dont 860 Français. Marché arabe important le lundi. La colonie agricole de Jemmapes occupe le milieu d'une des plus riches vallées de l'Algérie. La route de Constantine à Bone et de Bone à Philippeville traverse cette localité, dont les habitants ont toujours montré une grande activité. Grâce à un courage que rien n'a pu faire fléchir, les colons qui se sont établis sur ce point ont atteint une aisance relative, qui fait de Jemmapes un des centres les plus riches de la colonisation. Nulle part, peut-être, il n'est possible d'apprécier mieux les résultats heureux que produit le rapprochement entre les indigènes et les Européens. Les Arabes qui se sont groupés autour des colons de Jemmapes vivent loin des vexations du bureau arabe et à l'abri des exactions des caïds.

Le bourg de Jemmapes est bâti avec goût. Les rues sont bien percées; les habitations respirent la propreté et le bien-être. Au milieu du bourg, deux squares parfaitement dessinés et entretenus avec le plus grand soin servent de promenade publique. Dans l'un de ces jardins s'élève un magnifique monolithe, en forme de pyramide, et sur lequel sont gravés les noms du gouverneur général et de l'ingénieur en chef. Nous voudrions surtout y lire les noms de tous les courageux pionniers qui ont fait de Jemmapes une colonie modèle, et en tête le nom de l'homme qui, par ses conseils et son exemple, les a toujours soutenus et encouragés. Nous voulons parler de M. Vidalein, conducteur des ponts et chaussées.

A très-peu de distance de Jemmapes, on a découvert une source d'eau chaude, aux abords de laquelle se trouvent cachées, sous d'immenses figuiers de Barbarie, des ruines qui font supposer que les Romains y avaient établi des bains.

Les colonies agricoles de Ahmed-ben-Ali et Sidi-Nassar sont deux annexes de Jemmapes, dont elles sont éloignées, la première de 5 kilom., et la seconde de 7 kilom.

Dans les environs de Jemmapes, se trouvent de magnifiques forêts de chênes-lièges. On signale enfin de nombreux gisements minerais, à la recherche desquels l'administration des mines ne concourt pas d'une manière assez active. Mais il est vrai qu'en Algérie l'administration n'est pas créée pour produire.

JEMME (EL-), le *Thysdrus* des anciens, ville d'Afrique, dans la régence et à 150 kilom. S.-E. de Tunis, près d'un petit lac. Belles ruines de l'ancienne ville; magnifique amphithéâtre bien conservé; statues et autres antiquités.

JEMSHÂG, paroisse de Suède, province de Bleking, la plus importante des provinces méridionales du royaume; environ 10,000 hab. On y trouve le beau domaine de Holje, remarquable par ses bâtiments, ses usines, ses jardins, sa bibliothèque, ses collections artistiques et sa magnifique galerie de tableaux. Les habitants de Jemshâg s'adonnent principalement à la culture des pommes de terre, au défrichement des forêts et à la fabrication de l'eau-de-vie.

JEMTLAND, division administrative de la Suède. V. LÆMTLAND.

JÉNA, ville d'Allemagne. V. IÉNA.

JENAC s. m. (je-nak). Moll. Petite coquille du genre crépidule.

JENDAYA s. m. (jènn-da-ia). Ornith. Nom vulgaire de la perruche jaune du Brésil.

JÈNE, dieu japonais, qui exerce son empire sur les gens mariés et les vieillards. On le représente avec quatre visages et quatre bras, dont chacun porte un attribut symbolique.

JENIKE (Emile), compositeur polonais, né à Varsovie en 1815, mort en 1852. Elève de Birnbach et de Rugenhagen, il fut, jusqu'à sa mort, professeur de piano à Varsovie. On a de lui des variations, des morceaux de chant pour le piano, une *Marche sur la mort de Chopin*, des polkas, des valses, des mazurkes, etc., qui sont encore fort populaires en Pologne. — Son frère, Louis JENIKE, né à Varsovie en 1818, entra, en 1835, à la chambre supérieure des comptes de sa ville natale, dans laquelle il travaille encore aujourd'hui. Depuis 1838, il a collaboré à différents journaux polonais, a été, de 1853 à 1859, rédacteur en chef du recueil intitulé le *Livre du monde*, et a pris ensuite la rédaction du *Journal hebdomadaire illustré*. On lui doit en outre des traductions polonaises de l'*Histoire moderne* de Rotteck (1852, 2 vol.), du *Torquato Tasso* (1858) et de l'*Iphigénie en Aulide* de Gœthe (1863).

JÉNIL, rivière d'Espagne. V. XÉNIL.

JENISCH (Bernard, baron DE), orientaliste allemand, né à Vienne en 1734, mort dans la même ville en 1807. Il étudia fort jeune les langues orientales, puis embrassa la carrière diplomatique, fut attaché comme secrétaire à l'ambassade d'Autriche à Constantinople (1755), passa ensuite à Temeswar en qualité d'interprète (1757), et fut successivement chargé d'affaires auprès de la Porte (1772), conseiller aulique (1776), conseiller à la chancellerie intime (1791), et directeur de la chancellerie italienne (1798). En 1800, Jenisch reçut, en récompense de ses services, le titre de baron. Lorsqu'il mourut, il était, depuis 1772, conservateur de la bibliothèque impériale. On lui doit : *Anthologia persica* (Vienne, 1778, in-4°), contenant des fables, des poésies, etc.; *De fatis linguarum orientalium nimirum persicæ et turcicæ* (Vienne, 1780); *Historia priorum regum Persarum*, en persan et en latin (Vienne, 1782). Enfin Jenisch a publié une nouvelle édition du *Grand dictionnaire arabe-persan-turc* de Meninski (Vienne, 1780-1782, 4 vol. in-fol.).

JENISSÉI, fleuve de la Russie asiatique. V. IÉNISSÉI.

JENKIN (William), théologien anglais, né à Sudbury en 1612, mort à Londres en 1685. Ministre de Christ-Church à Londres, puis prédicateur de Sainte-Anne à Blackfriars, il refusa de s'associer aux actions de grâces ordonnées par le Parlement après la révolution, fut destitué et, peu de temps après, enfermé dans la Tour de Londres, pour avoir pris part à la conspiration de Love, qui voulait remettre le roi sur son trône. Rendu à la liberté, il reprit son ministère à Christ-Church; mais, au retour des Stuarts, qu'il avait appelé de tous ses vœux, il fut jeté en prison pour avoir adopté la profession de foi des non-conformistes, et il y termina sa vie. On raconte qu'un seigneur de la cour dit alors à Charles II : « N'en déplaise à Votre Majesté, Jenkin a été rendu à la liberté. — Et qui s'est permis une telle audace, demanda le roi? — Quelqu'un de plus grand que Votre Majesté : le Roi des rois. » On a de Jenkin des *Sermons*, une *Exposition de l'Epître de Jude* (2 vol. in-4°) et différents écrits de controverse.

JENKIN (Robert), théologien anglais, né à Minster (île de Thanet) en 1656, mort en 1727. Il fut tour à tour principal du collège de Saint-Jean à Cambridge, professeur de théologie, chapelain du docteur Lake et évêque de Chichester. Dépouillé de ces bénéfices par la révolution de 1688, il passa le reste de ses jours dans l'obscurité. On a de lui : *Examen historique de l'autorité des conciles généraux* (Londres, 1688, in-4°); *Defensio sancti Augustini adversus J. Phereponum* (Londres, 1707, in-8°); *Remarques sur quatre livres récemment publiés, entre autres* l'Histoire des Juifs *de Basnage, les* Notes *de Locke sur les* Epîtres de saint Paul *et la* Bibliothèque choisie de Le Clerc; *l'Excellence et la certitude de la religion chrétienne*, ouvrage qui eut beaucoup de succès.

JENKINS (Henri), centenaire anglais, un des plus remarquables phénomènes de longévité que l'on connaisse, né à Bolton (Yorkshire) en 1501, mort en 1670. Il conserva l'usage de ses facultés jusqu'à la fin de sa vie, et fut appelé à déposer devant un tribunal de faits dont il avait été témoin depuis plus de cent quarante ans. Un philosophe anglais, voulant répondre *per absurdum* à ceux qui soutenaient contre lui que, en fait de religion, on doit suivre la loi du pays, disait un jour : « Ne connaissez-vous pas ce personnage extraordinaire, Henri Jenkins, qui naquit en 1501 et mourut en 1670, par une grâce spéciale de Dieu, âgé de cent soixante-neuf ans? Ce brave et honnête Anglais régla constamment sa croyance sur la loi du pays et adopta en conséquence les changements suivants dans ses convictions et pratiques religieuses.

» De 1501 à 1534, durant le règne de Henri VII et la première partie du règne de Henri VIII, la loi du pays étant catholique, Jenkins fut, pendant trente-trois ans, catholique.

» De 1534 à 1547, sur la fin du règne de Henri VIII, la loi du pays étant moitié catholique et moitié anglicane, Jenkins fut, pendant treize ans, moitié anglican, moitié catholique.

» De 1547 à 1553, sous Edouard VI, la loi du pays étant anglicane, Jenkins fut six ans anglican.

» De 1553 à 1558, sous le règne de Marie, la loi du pays étant catholique, Jenkins fut cinq ans catholique.

» De 1558 à 1649, sous Elisabeth, Jacques Ier et Charles Ier, la loi du pays étant anglicane, Jenkins fut quatre-vingt-onze ans anglican.

» De 1649 à 1653, pendant l'interrègne, la loi du pays se trouvant fanatique, Jenkins se montra pendant quatre ans fanatique.

» De 1653 à 1660, sous Cromwell, la loi du pays se trouvant presbytérienne, Jenkins fut sept ans presbytérien.

» Enfin, de 1660 à 1670, la loi du pays étant anglicane, Jenkins fut dix ans anglican. »

Et le publiciste anglais ne manque pas d'attribuer la fabuleuse longévité de Jenkins à cette facilité de s'accommoder, en fait de religion, à la religion dominante, en d'autres termes, à la loi de son pays.

JENKINS (David), magistrat anglais, né à Hensol (comté de Glamorgan) en 1586, mort à Cowbrige en 1667. Juge dans le pays de Galles lorsqu'éclata la révolution sous Charles Ier, il embrassa avec chaleur la cause royale et punit de mort, comme coupables de haute trahison, ceux qui prirent les armes contre le roi. Lorsque la ville d'Hereford tomba entre les mains des parlementaires, Jenkins fut fait prisonnier, conduit à Londres et traduit à la barre de la Chambre des communes. Non-seulement il récusa la compétence de l'assemblée, mais encore il ne craignit point de l'appeler « une caverne de voleurs, une chambre du démon. » Le parlement, irrité, le condamna à être pendu avec Guillaume Butler, comme coupable de haute trahison. Fort heureusement pour lui, un discours facétieux, prononcé par le député Henry Marten, lui sauva la vie, et il en fut quitte pour avoir ses biens confisqués et pour être enfermé à Newgate, où il resta emprisonné jusqu'à la restauration. Il recouvra alors la liberté, mais son dévouement à la cause royale ne fut récompensé par aucun emploi et il alla terminer ses jours dans ses terres du comté de Glamorgan. On a de lui : *Works* (Londres, 1648), où se trouve l'apologie de sa conduite; *Projet d'un traité avec le roi* (1648); enfin, *Rapports solennellement présentés à la Chambre de l'échiquier*, ouvrage fort estimé, publié d'abord en français (1661, in-fol.), puis en anglais avec des additions (1771, in-fol.).

JENKINS (John), compositeur anglais, né à Maidstone en 1592, mort en 1678. Le talent qu'il possédait sur la basse de viole lui gagna la faveur de Charles Ier, qui l'attacha à son service. Après la mort de ce prince, Jenkins vécut dans la retraite. On lui doit, entre autres compositions, *Douze sonates pour deux violons et basse* (Londres, 1660, in-fol.), et un assez grand nombre de parties de viole qui, pour la plupart, ont été réunies dans un ouvrage hollandais intitulé : *Engels Speel-Thresoor* (Amsterdam, 1664, in-4°).

JENKINS (sir LEOLINE), homme politique anglais, né à Llantrissaint (comté de Glamorgan) vers 1623, mort à Londres en 1685. Il faisait ses études à Cambridge lorsque, la guerre civile ayant éclaté, il alla servir dans l'armée royale. Après la mort du roi, il se fit avocat, puis se retira dans son comté natal, se chargea de l'éducation de plusieurs jeunes nobles, avec lesquels il voyagea en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas. De retour en Angleterre lorsque Charles II eut pris possession de son trône, Jenkins fut successivement nommé principal du collége de Jésus à Oxford (1661), official de l'archevêque de Cantorbéry, professeur de droit civil, juge à la cour *of arches* et membre de la cour des prérogatives de Cantorbéry (1668). Envoyé en France pour aplanir le différend soulevé au sujet de la succession de la reine Henriette, veuve de Charles Ier, il s'acquitta avec succès de cette difficile mission et reçut en récompense des titres de noblesse. En 1672, sir Leoline Jenkins fut nommé ambassadeur en Hollande pour y traiter de la paix. Il échoua, mais fut plus heureux lors des négociations qui amenèrent le traité de Nimègue. De retour en Angleterre, il devint membre du Parlement, membre du conseil privé, et fut, pendant quelque temps, secrétaire d'Etat. Ses papiers et sa correspondance politique ont été publiés sous le titre de *Works* (1724, 2 vol. in-fol.). Ils contiennent des documents intéressants au point de vue diplomatique.

JENKINSON (Anthony), voyageur anglais, mort en 1584. Il était marchand à Londres lorsque le goût des voyages et le désir d'étendre son négoce le poussèrent à se rendre en Russie, où il alla cinq fois de 1557 à 1571. Chargé de diriger une expédition destinée à reconnaître les routes commerciales qui conduisaient dans l'intérieur de l'Asie, Jenkinson partit de Moscou en avril 1558, se rendit à Astrakan, puis s'embarqua sur le Volga, traversa la mer Caspienne, se joignit à une caravane et pénétra dans l'empire du sultan Timour. Après s'être enfoncé dans la Tartarie, il arriva à Urjentz, longea ensuite l'Oxus et gagna Bokhara, qu'il quitta en mars 1559. Ne pouvant pénétrer ni dans la Chine ni dans la Perse, il revint vers la mer Caspienne, arriva à Moscou, où il vit le czar, au mois de septembre, et de là reprit la route de Londres. Observateur attentif, Jenkinson avait réuni d'intéressants documents sur les mœurs et le commerce de l'Asie centrale. Le curieux journal qu'il a laissé sur ses voyages a été publié dans la *Collection of the early voyages of the english nation*. On lui doit aussi une carte qui fait partie de l'*Atlas des plus célèbres itinéraires* de Pierre van der Aa.

JENKS (Silvestre), théologien anglais, né dans le Shropshire, mort à Londres en 1715. Après avoir enseigné pendant plusieurs années la théologie au collége anglais de Douai, il retourna en Angleterre comme missionnaire, acquit la réputation d'un excellent prédicateur, fut attaché à ce titre au roi Jacques II, qu'il suivit dans son exil, et refusa, en 1703, d'être élevé à l'épiscopat. Jenks est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Lettres* ou *Traités concernant le concile de Trente; Obéissance aveugle d'un humble pénitent comme le meilleur remède contre les scrupules* (1690); *Tous les devoirs du chrétien* (1707); *Essai sur l'amour de Dieu; Courte analyse du livre de Jansénius* (1710).

JENNER (Edouard), célèbre médecin anglais, né à Berkeley (comté de Glocester) le 17 mai 1749, mort dans cette ville le 26 janvier 1823. Tout jeune, il perdit son père, qui était ministre protestant, et, au sortir du collége de Circester, il prit des leçons du chirurgien Daniel Ludlow, qu'il quitta en 1770, pour aller étudier à Londres la médecine et l'histoire naturelle. Pour ne pas quitter son frère aîné, auquel il était très-attaché, il refusa de faire partie d'une expédition de Cook, puis d'accepter une place dans la compagnie des Indes, et alla, en 1773, pratiquer la chirurgie dans sa ville natale. Quelque temps après, il se maria, se fit recevoir docteur et s'établit à Cheltenham. Pendant son séjour en province, Jenner savait alléger les devoirs pénibles de son état par l'étude de la physiologie et de l'histoire naturelle. C'est ainsi que, par des observations exactes, il a éclairci un point d'ornithologie jusque-là très-obscur, celui qui concerne le coucou : la ponte de la femelle dans le nid des autres oiseaux, le moyen qu'emploient les coucous, à peine éclos dans le nid où ils ont été couvés, pour en expulser les œufs ou les autres petits oiseaux, et usurper ainsi, de la manière la plus illégitime, non-seulement la demeure de ces derniers, mais la tendresse de leur mère. Ces curieuses recherches lui valurent d'être nommé membre de la Société royale de Londres. Quelque temps après, il étudia les tubercules que l'on rencontre dans le poumon de l'homme, et crut pouvoir affirmer qu'ils ne sont autre chose que des hydatides. En outre, il trouva un procédé nouveau pour obtenir du tartre émétique pur, et, d'après un mémoire du docteur Parry de Bath, il découvrit la cause de l'angine de poitrine, découverte dont on fait communément honneur au docteur Heberden.

Ces curieux travaux auraient mérité de fixer l'attention par leur nouveauté, si l'auteur lui-même ne les eût éclipsés par une de ces découvertes à côté desquelles tout s'efface, et qui interdisent de chercher d'autres titres de gloire à celui qui a eu le bonheur de les produire. Nous voulons parler de la vaccine; c'est le 14 mai 1796 que Jenner commença des recherches qui devaient amener, sinon la première découverte, du moins la démonstration positive du virus vaccin,